



# Salman Rushdie : l'écrivain comme ennemi public ou lanceur d'alertes<sup>1</sup> ?

COMMUNICATION DE PIERRE MERTENS

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 11 JANVIER 2020

J'ai fait ici même, l'an dernier, une communication sur un écrivain espagnol, réfugié en France et adoptant la langue française par souci d'efficacité littéraire et idéologique. Cette année, il m'est donné d'évoquer, dans la même position, un écrivain indien réfugié en Grande-Bretagne, puis aux États-Unis par souci de sécurité, et ayant adopté la langue anglaise. Je ne l'ai pas vraiment fait exprès, mais il y a là bien sûr davantage qu'une simple coïncidence.

Les événements de cette nuit, en Iran, aux États-Unis, n'ont en rien influé sur ce que j'ai à vous dire. Pour le compte d'un organisme humanitaire, la Ligue belge des Droits de l'homme et l'association nationale des Juristes démocrates, il m'a été donné de me rendre trois fois en Iran. La première fois, à la veille du terme mis au règne du Shah autour de l'installation du régime théocratique chiite de l'imam Khomeini. Celui-ci attendant son heure, ayant tout un temps vécu en France, à Neauphle-le-Château (pour l'anecdote, non loin de la résidence secondaire de Marguerite Duras et du domicile de Michel Tournier, bien qu'il n'eut aucun contact avec celle-ci), mais durant son exil il n'en avait pas moins capitalisé beaucoup de sympathies idéologiques, notamment avec la gauche intellectuelle parisienne. Le Shah, lui, qui avait longtemps bluffé l'Occident avec sa « Révolution blanche » et en raison de la modernisation de son pays, l'avait ensuite déçu et écœuré à cause de sa politique cruellement répressive avec la sinistre Savac et son goût pour un luxe immodéré qui s'accumulait aux dépens de son peuple. Point d'orgue : les fastes de

---

<sup>1</sup> L'enregistrement filmé de cette communication est disponible sur la chaîne YouTube de l'Académie à cette adresse : <https://youtu.be/blj67Z0iWUY>

Persépolis. On prend bien la mesure de ce renversement d'alliance, en lisant le libelle où, pastichant Sartre, Michel Foucault nous assure que le « Khomeynisme est un humanisme ». Laissons celui-ci avec le recul de l'Histoire, mais on est consterné que le remarquable auteur de « Surveiller et punir » ait en l'occurrence fait montre de tant d'aveuglement. L'Histoire nous a souvent démontré qu'une nation s'est débarrassée d'une dictature pour une autre, encore plus sanguinaire et funeste. Ce fut le cas en Turquie, en Afrique du Sud, mais aussi en Iran. À l'intérieur même de celui-ci, des experts éclairés ne tardèrent pas à déchanter et à faire savoir qu'ils n'étaient pas disposés à troquer le joug de l'impérialisme somptuaire pour celui d'un intégrisme religieux plus qu'intolérant et agressif. Et au nombre de ceux-ci, un certain Djavadi, que j'avais rencontré en prison lorsqu'il purgeait une peine pour avoir écrit une lettre ouverte au Shah, qui n'était pas piquée des hannetons. Or, quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je le retrouvai en résidence surveillée par les soins de l'imam, celui-ci à peine installé au pouvoir. C'est qu'il n'avait pas ménagé ses critiques à l'égard du soi-disant libérateur.

Des pamphlets, il y en eut beaucoup en Iran et dans le monde musulman qui parurent, lorsque l'intelligentsia persane s'avisa du nouveau piège tendu à la démocratie persane. Certains étaient écrits par des femmes, qui ne portaient plus le voile et réclamaient pour elles-mêmes une ouverture à l'émancipation et, parmi elles, la fille-même de Djavadi, Madame Djavadi, auteure d'un magnifique roman *Les Orientales*, paru l'année dernière, à Paris. Et tous ceux-ci, toutes celles-ci, subirent le poids de la censure et de diverses mesures répressives. Mais la *fatwa* les épargna. Celle-ci, cette malédiction proférée au nom de Dieu, qui promet la mort au pêcheur avec rançon à la clé au bénéfice de l'exécutant, le grand barbu déjà à moitié moribond et hors de tout cadre judiciaire, la réserva non à un pamphlétaire, non à un polémiste iranien, mais à un l'auteur indien d'une *fiction*, à un romancier indien britannique. C'est, à première vue, un sacré paradoxe.

Or, de quoi est-il question dans ce livre ? Que raconte-t-il qui ait pu faire sortir de ses gonds le grand barbu, déjà presque agonisant ?

Il s'articule autour d'un fait divers rocambolesque : l'explosion au-dessus de la Manche d'un Jumbo Jet. Parmi les membres des cadavres déchiquetés et non identifiables, on décèle une créature tombée du ciel, Gabreel Farishta, un céléberrime acteur indien et Saladin Chamcha, l'homme aux mille voix, seuls rescapés du

nauffrage aérien ayant atterri pratiquement indemnes sur le littoral britannique. Ils vont incarner la quête éternelle entre le Bien et le Mal, au travers d'innombrables péripéties, d'une civilisation centrale où figure le prophète Mahound, porteur d'une révélation où les versets sataniques se mêlent au message divin.

Tout lecteur ordinaire de cette étrange odyssée n'y verra pas malice et rien de franchement blasphématoire. Il n'y a pas là de quoi fouetter un shah. Je vous laisse la liberté d'orthographier le mot chat/shah comme vous l'entendez. C'est tellement vrai que cette étrange fantasmagorie ne s'en prend pas plus singulièrement que cela à l'Islam comme tel. Sur un mode plutôt comique, on pourrait penser qu'il prend pour cible toutes les religions, et même certaines libre-pensées soi-disant libertaires. On peut y voir un divertissant procès global fait à une façon générale de *dé-penser*, de ne pas penser du tout. Alors bien sûr, l'Islam en fait partie, mais il n'est pas le seul. Pour déclencher un processus de traque contre un auteur, on aurait plutôt le soupçon qu'il s'agit d'un prétexte. Avant l'apparition du soi-disant brûlot, n'avait-on pas écrit sur l'Iran et sur toute théocratie des pamphlets extrêmement plus féroces, dont jamais l'auteur n'avait été poursuivi par une *fatwa* ? Bien entendu, l'imam Khomeini n'a probablement jamais lu les *Versets sataniques*. Depuis quand les tyrans prétendraient-ils trouver le temps de lire des romans ? Et pour parfaire le contexte dans lequel se trouve ourdi le complot mortifère, depuis son retour en Iran, il surgit soudain porteur de toutes les espérances d'un peuple lassé par les excès et par les frasques d'un despote déconsidéré et qui prend la fuite pour aller se faire soigner aux États-Unis. L'hégémonie du nouveau venu va peu à peu s'émietter au sein du grand empire islamique. La déception que produit son successeur n'en est que plus cinglante, cuisante, et cela dans le cercle même de ses proches. L'ayatollah Montazeri, qu'on présente comme son possible dauphin, va même lui reprocher d'avoir inconsidérément creusé un fossé d'incompréhension entre Téhéran et l'Occident.

Que faire ? Donner raison à ses détracteurs ? Pas question. Il allait plutôt radicaliser sa position et faire monter les enchères à une altitude telle, qu'il ne risquerait pas de se voir voler la vedette, ni son leadership, sur un milliard de croyants potentiels. Alors Satan pour Satan, Rushdie en valait bien un autre, à la perfection. Et ne mobiliserait-on pas aussi aisément le fanatisme d'une communauté contre un écrivain que contre un locataire de la Maison-Blanche ou de Matignon ? Avec cet avantage que le cynisme des politiciens d'Occident sacrifierait plus volontiers un

plumitif sans charisme que tel ou tel de leurs collègues au sein de divers blocs et alliances. L'Histoire a, hélas, montré comme sur ce point le calcul s'avéra bon. Avec cet avantage aussi qu'un intellectuel, un simple citoyen, on peut même s'offrir le luxe de le condamner à mort en dehors de toute procédure, bien entendu, et de tout prétoire, en instituant exécuteur des basses œuvres tout volontaire éventuel avec l'assurance qu'il occupera au paradis et dans l'Histoire des positions des plus enviables. Soyons de bon compte : il s'agit là d'un coup de génie, même si l'aspect, oserait-on dire, « métaphysique » de ce marché fait reculer, au-delà des frontières connues à ce jour, le domaine de l'humour noir et cela d'autant plus que, dans la foulée, un généreux mécène propose aux amateurs une belle récompense, celle-là plus matérielle, au cas où les perspectives spirituelles ne paraîtraient pas encore assez alléchantes. Et pour élargir, dans une ambiance de western, le cercle des candidats au meurtre, apprécions entre autres le caractère inédit de cette déclaration de belligérance : une guerre totale est déclarée à un particulier par un appareil dont il se révèle même impossible de fixer les contours et les limites, et cela au nom du respect de certaines valeurs. Imaginons que cette sentence soit un jour ou l'autre exécutée, pour conserver des proportions prédites par l'imam lui-même à l'évènement, on devrait pouvoir qualifier cet assassinat d'un homme seul de « crime contre l'humanité ». En tout état de cause, l'appel lancé par Khomeini sur les ondes de *Radio Téhéran* fait de Salman Rushdie l'ennemi public, l'écrivain public-ennemi numéro un.

Tout cela suffirait à souligner combien la guerre menée par l'imam contre l'auteur d'un roman « pamphlétaire » pratiquement inoffensif peut apparaître déraisonnable. Eh bien, ce n'est pourtant qu'une première façon d'envisager l'affaire dont il est question, et nous allons aborder la situation sous un autre angle.

On ne sera pas peu surpris que je rappelle ici le procès fait, dans de tout autres circonstances, à un grand écrivain du XIX<sup>e</sup> siècle et par ailleurs les pages insolites que Gustave Flaubert, car il s'agit de lui, inspira à la fin de sa vie à un grand philosophe vieillissant, Jean-Paul Sartre. On voudra bien se souvenir que celui-ci, dans son ultime *opus*, *L'Idiot de la famille*, instruisait à propos de l'ermite de Croisset le procès du désengagement et lui faisait grand reproche de s'être si peu manifesté aux lendemains troubles de la Commune de Paris. Tout n'est pas bien relatif, puisque c'est à propos de ce même homme que la République française lança une action

judiciaire demeurée célèbre contre *Madame Bovary* ? Réfléchissons un instant. Je me rappelle un jour que, dialoguant avec Pier Paolo Pasolini, qui venait de rencontrer le même Jean-Paul Sartre, au Pont Royal, celui-ci me confia son agacement d'avoir été comparé par lui à Jean Genet, dont le lamentable antisémitisme le persécutait. Comment, lui demandai-je, et où se situait selon lui, Pier Paolo Pasolini, le véritable engagement ? Il me fit cette réponse mémorable : « Un écrivain peut se dire engagé, lorsqu'il a été, pour un écrit, poursuivi en justice. » Il faut dire que notre homme avait subi de son vivant une trentaine de procédures, et même *post mortem*, puisque le droit pénal italien le permet. Mesurant la justesse de cette analyse, je découvris ce jour-là ce paradoxe : tandis que Sartre n'avait dû répondre d'aucun de ses actes devant des juges, Flaubert avait dû échapper à la prison grâce à un avocat. Alors réfléchissons-y un instant. N'arrive-t-il pas que le plus profond engagement se révèle en fait *involontaire*, soit moins une décision personnelle et partisane qu'une ouverture à l'Histoire même, qui parfois décide de l'engagement d'un homme ? Et revenons alors à Salman Rushdie : celui-ci n'aurait-il pas été, bien malgré lui, un des hommes les plus engagés du XX<sup>e</sup> siècle, sans l'avoir vraiment cherché, contrairement à ce que l'on a souvent prétendu ? Mais par la force même des choses, ce n'est pas seulement à cause des *Versets sataniques* mais pour toute son œuvre considérable que le romancier traqué dans le monde entier put incarner définitivement ce statut. On n'est pas engagé, parce que l'on décide. On est engagé parce que la force de l'Histoire vous y pousse, parce que vous ne pouvez pas faire autrement. L'engagement décisionnel, militant, les signatures aux *Deux Magots*, au *Café de Flore*, qu'est-ce que cela signifie ? Ce n'est pas grand-chose, tout de même, cela ne demande rien à personne. Vous savez, quand on entend Sartre répondre à Josyane Savigneau, au moment de la publication des *Mots* de Sartre, à propos de l'engagement : « Vous savez, moi, je ne suis pas engagé à la façon de Zola, qui comme cela, à la légère, signe un *J'accuse* », on n'en croit pas ses yeux, ni ses oreilles ! Qui est le plus engagé des deux ? Enfin, soyons sérieux ! Mais tout est toujours comme cela.

Parvenant pratiquement au terme de notre odyssée, il nous faut évoquer un ultime retournement, en prêtant au personnage qui nous a occupé, tout le sens de sa destinée.

En 2012, il nous offre, sous le pseudonyme de Joseph Anton, une autobiographie intitulée *Salman Rushdie*. Attardons-nous un instant sur l'identité de

l'auteur prétendu : Joseph Anton. « Joseph », en hommage à Joseph Conrad ; « Anton », en connivence avec Anton Tchekhov. S'en expliquant sobrement, comme à l'accoutumée, notre homme invoque Conrad à cause de son goût, de sa perspicacité à l'égard du secret et du mystère, et il se retrouve avec Anton Tchekhov pour sa complicité avec les humbles et les solitaires. Mais c'est là, à notre sens, trop peu dire. Ce n'est pas pour rien que l'écrivain britannique, plus exactement d'origine polonaise naturalisé anglais, a toujours manifesté sa sollicitude pour les réprouvés, les humiliés, les hommes voués à se cacher. Ses livres *Le Nègre du Narcisse*, *Au cœur des ténèbres*, *Lord Jim*, *Typhon*, ne relatent pas d'autre chose. Quant au docteur Tchekhov qui disait de la médecine qu'elle était « sa femme légitime », tandis que « la littérature n'était que sa maîtresse », il alla, après avoir traversé toute la Sibérie, partager le sort, plusieurs mois durant, des bagnards et des forçats des Îles Sakhaline, les « damnés de la terre », et leur consacra un rapport sur le système pénitentiaire qui, un jour, porterait le nom de « goulag ». Bref, ces deux acteurs considérables ne se rattachent-ils pas à cette catégorie d'écrivains véritablement engagés par l'Histoire elle-même, et non par leur propre décision partisane ? Ils n'ont pas décidé, mais ont laissé l'Histoire décider à leur place, comme précisément l'a fait Salman Rushdie.

Et nous retrouvons donc avec ce livre la restitution exemplaire de notre homme, plus et mieux que n'eût pu le faire n'importe quel inquisiteur, enquêteur, n'importe quel biographe. Ultime paradoxe, si c'en est un : de toute cette affaire, ce sera probablement le roman autobiographique inspiré par l'offense qui alimenta celui qui constitua le chef-d'œuvre de l'auteur. Et cela restera l'univers parfait, le seul bénéficiaire si l'on veut, que l'homme ciblé retirera de l'aventure. Il s'en serait bien passé.

J'ai partagé avec Salman Rushdie deux ou trois repas, à Boistfort, dans un restaurant qui portait le nom délicieux d'« Une humeur gourmande ». Nous étions entourés par trois cercles d'hommes de Scotland Yard et il m'a dit avoir passé une soirée splendide où il avait pu parler de lui, de sa famille, de son enfance, en même temps qu'il jetait un regard inquiet vers les fenêtres, sans cesse interloqué par cette présence oppressante des flics qui nous entouraient. Nous nous sommes retrouvés une autre fois au « Théâtre du Botanique » et, là encore, nous n'avons pu parler qu'entourés.

Comment ne pas comprendre que se retrouvant à New York, il recouvre enfin une vie « normale » ? En communiquant la dernière fois que nous avons pu converser ensemble, ô stupeur, il était encore, à l'âge qu'il avait, possible de retrouver une vie où, pendant quelques heures par jour, il pouvait cesser de penser à la protection dont il était tenu de bénéficier. Transformer une vie gâchée, saccagée, dévastée en *opus magnum*. Ce fut désormais son œuvre, et il écrit son *opus ultime* « Salman Rushdie » sous le nom de ses deux parrains. Joseph Anton devient l'auteur, et Salman Rushdie devient le livre. Rassembler miraculeusement en une fiction sa vie comme le fruit d'une imagination totalement débridée et raconter ce qui lui est réellement arrivé et advenu, lui qui observait encore récemment que s'il n'avait pas choisi lui-même ce combat qu'on lui avait livré, il s'était pourtant agi d'un « bon combat ». Il n'avait rien fait pour cela. Il n'avait pas posé un acte pour en arriver à être une cible que rassembleraient des millions de gens. Tant qu'il a vécu en Angleterre — c'est incroyable comme il me le racontait — il me disait : « Tu te rends compte que je ne pouvais pas me déplacer sans ces cordons de policiers et qu'en plus les Anglais commençaient à me détester parce que je leur coûtai trop cher ! »

Trop cher ! Le premier *Brexit*, c'était cela : « Débarrassez-nous de Salman Rushdie, il coûte trop cher » ! On dirait un langage thatchérien, ou pire que cela, johnsonien par excellence. Première étape, on se sépare de Rushdie, et puis, on se débarrasse de l'Europe.

Il avait mené nécessairement un « bon combat ». C'est merveilleux, quand quelqu'un n'a *pas voulu* livrer ce combat, et qu'il aurait préféré se donner « une belle vie ». En faisant la connaissance de Rushdie, j'ai découvert un homme assez ordinaire, qui aimait la vie ordinaire, qui était gourmand de tout, de l'amour, de la bonne chère. À « Une heure gourmande », il ne m'a rien montré d'autre comme visage que celui d'un homme qui n'avait pas été condamné à cause d'une décision idéologique personnelle, mais à cause de l'Histoire même, une Histoire qui l'avait abasourdi et complètement pris de court. Il avait dû livrer un combat qu'il n'attendait pas et qu'il a gagné. *Jusqu'à nouvel ordre*. Parce que la *fatwa* n'a PAS été levée ! On PRÉTEND qu'elle l'a été. Le mensonge universel le poursuit. On prétend aujourd'hui qu'APRÈS Khomeini, on aurait levé la *fatwa*. Théologiquement, c'est impensable. On ne peut pas lever une *fatwa* une fois qu'elle est tombée. Donc à tout moment, un hystérique peut abattre notre ami à New York. Il me prétend, lui, couramment, qu'à NY, il est

pratiquement hors de danger, parce qu'on a trouvé des moyens moins ostentatoires, moins brillants, moins visibles à l'œil nu que sur le sol britannique, mais incroyablement plus efficaces. Bien sûr, il ne peut pas les divulguer, puisque ce serait montrer à l'ennemi quels sont désormais ces moyens de protection. Tout cela se passe bien évidemment avant Monsieur Trump. Cela fait dix ans que Salman Rushdie est protégé à NY par les USA. Il ne doit plus chaque jour changer d'adresse. Il peut vivre à NY dans des conditions re-la-ti-ve-ment normales.

Mais cela fait injure à tout ce que nous avons laissé faire, à toute cette bavasserie que nous avons autorisée, à cette espèce de cohabitation étrange entre l'énervement face à un homme qui, finalement, prenait trop de place, alors que la vérité, c'est que bien avant les *Versets sataniques* qui est au fond loin d'être son meilleur livre. Les *Versets sataniques* n'est pas un livre pamphlétaire. C'est un livre insolent contre toutes les religions, contre tous les dogmatismes, contre toutes les pensées, même celles des Lumières qui paraissent quelquefois dogmatiques et excessives.

Tout excès de pensée dogmatique et pesante fait horreur au personnage. Évidemment, comme il est né dans une famille islamique, les islamistes y trouvent prétexte. Ce qui est épouvantable, c'est qu'aussi bien Jacques Chirac, Margaret Thatcher que Monseigneur Decourtray, que toute cette bande de voyous ne s'en soit pas avisée, et qu'il n'a pas trouvé du côté *religieux*, en Europe, au moment de la parution de son livre, le moindre appui.

Combien de religieux n'ont-ils pas dit : « Oh là là, si cela commence comme cela, on va tout permettre demain. (...) On comprend les blessures, les cicatrices que cela va laisser chez quelques hommes de foi, que cette espèce d'insolence, d'impertinence excessive va entraîner. » Mais où est-on ? Il n'a pas trouvé cette aide-là. Nulle part. Il a dû fuir aux États-Unis qui ne représentent pas, pour nous Européens, le paradis terrestre de la pensée, pour y avoir une paix finale. Cela doit nous faire un peu réfléchir, et nous faire également un peu honte.

Je n'avais pas prévu qu'un an après avoir parlé de Semprun, je vous parlerais d'un homme ayant changé de langue et d'univers pour se protéger. Je n'avais surtout pas prévu de parler au lendemain d'une nuit où l'Iran, une fois de plus, donne d'elle la pire des images.



Et ce qui est extraordinaire au sujet de l'Iran et qu'il faut que vous sachiez, c'est que chaque fois que j'y suis allé, ce que j'ai rencontré de plus beau, ce sont ces cortèges de femmes sans voile. La seule façon de protester visiblement, à l'œil nu, avec une force et une ténacité profonde, une espèce d'absence totale de peur, de couardise, ce sont les cortèges de femmes qui, toutes les semaines, défilent à Tabriz, à Qom ou dans d'autres villes iraniennes, sans voile et que, lorsqu'elles apprennent que les femmes, en Occident, s'obstinent à défendre le voile, sont horrifiées et disent : « Mais alors, à quoi sert notre combat, puisqu'en Europe, on le combat à peine, on nous fait de l'ombre et que finalement, c'est comme si nous nous battions pour rien ? »

J'ai encore deux choses à dire. Je crois que, tout bien considéré, et quand on apprend tous les attentats islamistes qui se sont produits depuis que la *fatwa* a été déclenchée, on est conduit à réfléchir. C'est très joli de dire : « Je suis Charlie. » Mais personne ne dira jamais : « Je suis Salman. » Il faut quand même se demander pourquoi ? La caricature, ce n'est pas la parodie, c'est encore autre chose. Ce n'est pas tout à fait la même chose. Il faut y réfléchir.

La provocation et le scandale sont deux choses différentes. Pourquoi ce monsieur a-t-il fait scandale ? Il n'a pas fait de provocation. Relisez *Les versets sataniques*, ou plus exactement lisez-les enfin, car ce livre à l'évidence a été acheté par tout le monde et lu à peu près par personne. C'est le seul point commun qu'il ait avec *Mein Kampf*. On savait très bien que tout Allemand achetait *Mein Kampf* et ne le lisait pas. Pour des raisons totalement inverses, *Les versets sataniques* est un livre que je n'ai jamais réussi à entendre commenter par aucun de mes amis, car ils l'avaient tous acheté, l'avaient dans leur salle d'attente ou en librairie, mais ils ne l'avaient à l'évidence pas lu. Et peut-être même non sans bonnes raisons. Ce n'est pas le meilleur livre de l'auteur. *Les enfants de minuit*, *La honte*, et surtout l'admirable *Salman Rushdie* de son pseudonyme sont très supérieurs.

Voilà à quel paradoxe on se trouve confronté. C'est pourquoi, je crois, il faut saluer Salman Rushdie, car il aura sans doute été le premier à nous avertir, et c'est pour cela que j'en fais le lanceur d'alertes par excellence, parce qu'il avait rencontré sur son chemin des gens bel et bien en guerre contre ces forces obscures qui, funestement,

ourdisent un grand complot contre nous et nos valeurs démocratiques. Et tout qui sous-estime ce danger, tout qui prétend que nous ne sommes pas en guerre contre cela, alors franchement il ne mérite que le « déclin. » Le mot « guerre » n'est pas excessif s'agissant de cela. Et si nous n'avions pris l'habitude depuis quelque temps, d'affubler du nom de héros tel ou tel rocker vociférant, ou même des joueurs de football, nous aurions sans doute plus de plaisir à déclarer que Salman Rushdie est un héros. Vous en voulez un ; je vous le donne : Salman Rushdie est vraiment un héros.

Copyright © 2020 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Pierre Mertens, *Salman Rushdie : l'écrivain comme ennemi public ou lanceur d'alertes ?* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2020. Disponible sur : <[www.arlffb.be](http://www.arlffb.be)>